

## J'ECRIS LE QUOTIDIEN

Mireille Cifali

Que les problèmes de l'écriture dans le champ de l'enseignement et de l'éducation se posent, il était temps. On peut les aborder de différentes manières; la conception de l'écriture met en relief d'autres évidences et douleurs. J'ai passé par des études de lettres, puis par les sciences de l'éducation pour y rester avec un questionnement venant d'une éthique psychanalytique : cela marque évidemment mon approche.

Avec d'autres comme Michel de Certeau, Cornelius Castoriadis<sup>1</sup> ou Francis Imbert, je pense que nos métiers appartiennent à une praxis : c'est-à-dire un art de faire soutenu par un acteur; où il y a de l'interaction - un acte avec d'autres; de la singularité - ce qui s'y passe est unique. Par sa complexité humaine, où un acteur pose un acte avec un/des récepteurs qui le reçoivent et le transforment, un tel métier exige une théorisation appropriée<sup>2</sup>. Il me semble aujourd'hui nécessaire d'y inscrire une démarche clinique ou même une clinique, c'est-à-dire un "lieu" de théorisation où des connaissances se construisent à même le vivant et dans l'implication. Mon interrogation sur l'écriture y est liée et se résume à ceci : "Comment la pratique quotidienne s'écrit-elle?" "Pourquoi les savoir-faire, les pratiques, les métiers n'ont-ils pas d'écriture propre et se font 'coloniser' par des théoriciens venus d'ailleurs qui finissent par écrire à leur place ?"

A la poursuite de ces simples questions, j'ai procédé à des recherches historiques - pas totalement abouties - qui me mènent à poser comme hypothèse que le récit serait l'espace théorique des

pratiques. Cette écriture proche de la littérature, que connaissent d'ailleurs l'histoire et l'ethnologie, pourrait être entrevue comme un des modes d'intelligibilité des situations du vivant. Je ne suis pas seule dans cette démarche, ni la première à poser une telle hypothèse. Aujourd'hui, ce développement a des parentés avec le travail mené par Francis Imbert ou les interrogations d'un Philippe Meirieu ou Alain André<sup>3</sup>. Je dois cependant l'essentiel à Michel de Certeau qui va jusqu'à affirmer "*qu'une théorie du récit est indissociable d'une théorie des pratiques, comme sa condition et en même temps que sa production*"<sup>4</sup>.

Un discrédit est pourtant jeté sur l'histoire racontée : n'est-elle pas ce qui vient en premier à un praticien ? Il raconte ce qui s'est passé. Et le théoricien d'ajouter que ce raconter-là ne se suffit pas à lui-même, il est matériau brut de l'expérience, parfois seulement description; on serait bien loin d'une connaissance et surtout d'une explication de ce qui s'est passé. Raconter est tout au plus reconnu comme le mode par lequel les "gens de peu"- ceux qui n'ont pas le bagage théorique leur permettant de s'élever au-dessus de la petite histoire - témoignent de ce qui leur est arrivé avec tous leurs préjugés et illusions d'optique.

Or, que ce soit au niveau d'un peuple ou d'un individu, ces histoires contribuent à forger leur identité. Il n'y a pas de peuple sans histoires dans lesquelles il se reconnaît. La psychanalyse a montré par ailleurs que tout sujet se construit à travers les fragments de son histoire : le processus analytique part de brides, d'événements discontinus et sans lien apparent, de trous, pour construire une continuité, une cohérence et finalement une histoire de vie où le sujet se retrouve sans pour autant s'y perdre. Pour un

<sup>1</sup>M. de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio, 1990; F. Imbert, *Pour une praxis pédagogique*, Vigneux, Matrice, 1985; C. Castoriadis, *Psychanalyse et politique, Lettres internationales*, n°21, 1989.

<sup>2</sup> M. Cifali, *Le lien éducatif : contre-jour psychanalytique*, Paris, PUF, 1994

<sup>3</sup>F. Imbert, *Médiations, institutions et lois dans la classe*, Paris, ESF, 1994; Ph. Meirieu, *Ecriture et recherche, Cahiers pédagogiques, Ecrire, un enjeu pour les enseignants*, Paris, 1993; A. André, *Peut-on penser sans écrire, ibid.*

<sup>4</sup> M. de Certeau, *L'invention du quotidien 1. arts de faire, op.cit.*, p.120.

métier, n'en irait-il pas de même ? On parle beaucoup d'identité professionnelle : que le récit - condition de la mémoire - contribue à sa construction, on ne l'évoque que rarement.

Souvent on n'estime pas les gestes quotidiens. Je tisse, pour ma part, une filiation entre cette mauvaise estime et l'absence d'une clinique avec son écriture spécifique. La médecine voit son geste valorisé dans notre société : son estime sociale - qui n'a d'ailleurs pas toujours été - tient-elle seulement à ce qu'elle touche à la vie et à la mort ? Peut-être. Mais l'accès au savoir a une tradition qui remonte aussi loin que l'homme; l'acquisition de connaissances qui est à la base de nos cultures, nous est aussi indispensable que la santé. Pourquoi alors une telle dévalorisation persistante ? Certains en rejettent la responsabilité sur une représentation sociale liée à l'enfant, malgré sa survalorisation affective dans nos sociétés. Un enseignant se considère surtout victime d'une dévalorisation extérieure; sa responsabilité est également engagée dans la manière dont il reconnaît son geste et l'apprécie, dont il le pense ou ne le pense pas, y est pour quelque chose. La production de récit et d'autres projets comme celui de la professionnalisation sauront probablement bousculer de telles représentations. Il y faudra du temps.

Notre mentalité scientifique est néanmoins choquée par l'affirmation que le récit serait l'un des espaces de théorisation des pratiques : où sont la théorie et les lois de fonctionnement; qu'apprend-on; de quelles connaissances peut-on se targuer ? Le récit appartenant à la fiction, relevant davantage de la littérature donc du poétique et de l'imagination, serait à l'opposé de la science, loin du réel et de l'objectivité, donc du sérieux d'une recherche. Pour affirmer que le récit n'a rien à rougir sur le registre de la connaissance; que son écriture ne rejette pas la discipline qui y recourt dans l'approximation d'un art, bien des deuils doivent être réalisés et une certaine conception de ce qui est scientifique retouchée. Les historiens nous y aident. J'écrirai ailleurs pour montrer que toute réalité est reconstruction, qu'il y a non seulement compréhension mais aussi explication dans la mise en forme du

récit, et que la singularité de la situation racontée peut toucher au général où beaucoup se retrouvent. C'est à ce prix que le récit peut figurer parmi les outils d'intelligibilité.

### *Authenticité*

Un récit n'est ni une somme d'informations ni la scrupuleuse description d'un extérieur où l'auteur n'est pas engagé. La conception du récit renvoie forcément à notre conception du métier. Nul récit, si le porteur de l'action n'assume pas sa subjectivité et nie l'impact de l'affect dans son métier. Ces deux conditions sont particulières et associent le récit avec l'expression, l'authenticité et l'exposition d'un "je". Le récit ne s'y réduit pas mais n'y échappe pas non plus. Ce métier est, pour moi, un art-de-faire affecté, une pratique impliquante où agissent sympathie et antipathie; il conjugue subjectivité et affects, qui n'ont pas à être tus. L'intérêt à dévoiler une telle implication est notoire : " Avouer l'affect, écrit Michel de Certeau, c'est aussi réapprendre une langue 'oubliée' par la rationalité scientifique et réprimée par la normativité sociale."<sup>1</sup> Un professionnel éprouve des sentiments mais s'engage à les réfléchir : cela revient à les parler et parfois les écrire. Les avouer, c'est faire place à l'autre et accepter d'être atteint par lui; les écrire, c'est oser dire "je" et prendre sa place dans l'action.

Rendre compte des pratiques signifie alors qu'on accepte de parler des difficultés rencontrées. Le récit des pratiques ne leur est pas exclusivement attaché : les succès, les dégagements, les ouvertures, les progrès, les résistances déplacées ne sont pas exclus. J'insiste cependant sur la nécessité de ne pas taire la difficulté, car tout concourt à ce qu'on n'en parle qu'à mi-voix et presque jamais de façon publique. Oser dire la faiblesse, s'engager dans une sincérité, est-ce en effet bien raisonnable dans notre culture actuelle ? Dans le monde de l'éducation et de l'enseignement, l'erreur et le doute ne s'exposent pas depuis belle lurette. Il s'agit de ne rien en montrer de crainte qu'on s'en serve contre nous. On est pris dans

---

<sup>1</sup> M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, Paris, Gallimard, Folio, 1987, p.135.

des enjeux politiques qui empêchent de rendre public les doutes et les échecs. Même un mouvement comme la pédagogie institutionnelle, le plus proche peut-être des pratiques et de leur écriture, cède souvent à raconter surtout ses succès.

Le raté est pourtant ce à partir de quoi on apprend, écrit et construit. Porteur de connaissances et de dégagements, il n'est pas une faute à éviter à tout prix. Une telle affirmation est probablement idéaliste. Pourtant, c'est en partant de la difficulté de l'autre et de la sienne, qu'on transmet l'expérience quotidienne. Je ne fais pas l'apologie du négatif ni n'affirme que nos métiers ne sont que souffrance et difficulté. Existe la réussite, la joie, la jubilation, l'assurance dans certaines manières de faire, la satisfaction, la beauté, l'esthétique, des progressions, des décrochements et des rencontres : cela fait aussi partie de l'expérience à transmettre. Mais l'écriture de la difficulté n'est pas non plus sans bénéfice : "Sans arrêt, du matin au soir, l'histoire en effet se raconte. Elle privilégie ce qui ne va pas (l'événement est d'abord un accident, un malheur, une crise), parce qu'il faut d'urgence recoudre d'abord ces déchirures avec un langage de sens"<sup>1</sup>, nous glisse Michel de Certeau.

#### *Auteur transformé*

Que retire celui qui écrit en son nom un récit ? Peut-on parler de transformation, avec ce que cela signifie de bouleversements psychiques : le bénéfice n'est-il alors qu'affectif; comment nommer ce qui se passe ? Suivant à quelle orientation théorique on se rattache, on ne sera pas surpris de la pondération des facteurs. S'agit-il d'opérer une division entre bénéfices cognitifs de prise de connaissance et bénéfices affectifs ? Évidemment non. L'un et l'autre sont à escompter. Ricoeur l'exprime à sa manière en parlant de la fonction d'une fiction, "qu'on peut dire indivisément révélatrice et *transformante* à l'égard de la pratique quotidienne; révélatrice, en ce sens qu'elle porte au jour des traits dissimulés, mais déjà dessinés au coeur de notre expérience praxique; transformante, en

ce sens qu'une vie ainsi examinée est une vie changée, une vie autre"<sup>2</sup>.

Ce qui était informe a pris forme, ce qui était sans ordre temporel s'est structuré entre un avant et après. Des associations sont apparues, des détails oubliés sont retrouvés, des liens se tissent. Les événements discontinus prennent place dans un tableau. Ce qui semblait n'avoir ni commencement ni fin se délimite. Ce qui était détail prend son importance, une association enchaîne un souvenir, du sens émerge du brut d'une expérience. La conséquence en est une mise à distance, une dédramatisation, un déplacement de soi face à ce qui est arrivé. Une sélection a été opérée, ce n'est qu'une version de l'histoire, mais elle donne une première intelligibilité. On ne cherche pas l'explication, mais l'explication se construit en racontant. Ceci avec les mots de tous les jours : des mots ordinaires. Le bénéfice est d'ordre cognitif, d'une intelligibilité réflexive qui a comme bénéfice subsidiaire de permettre une estime de soi sans laquelle il n'y a pas d'estime de l'autre. "Je" s'assume et se place. "Je" professionnel se construit en même temps que le "je" d'une identité personnelle. Cette vie faite d'histoires devient quelque chose qui nous appartient et dont on est cependant déjà séparé.

Georges Mihari<sup>3</sup> met l'acte de joie en lien avec la réflexivité et la réflexion. La joie, écrit-il, est un acte où le sujet est engagé, impliqué, mais qui ne peut être sans lien avec le registre de la réflexion. Si la souffrance s'écrit, la joie aussi et est contenue dans la possibilité même de l'écriture. L'identité professionnelle passe par tous ces registres.

#### *Lecteur intéressé*

Le récit a un effet de séduction comme l'histoire racontée aux enfants. Depuis quatorze ans que j'enseigne, j'ai toujours raconté

---

<sup>2</sup> P. Ricoeur, *Temps et récit 3. Le temps raconté*, Paris, Seuil, Points, p.285.

<sup>3</sup> G. Mishari, *Le bonheur. Essai sur la joie*, Paris, Hatier, 1994.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.74.

des histoires, lu des récits pris dans des ouvrages de psychanalystes, des livres de la pédagogie institutionnelle. L'attention est captée, la qualité d'écoute se transforme. Comme si le récit avait un pouvoir de fascination. Cela pose question : effet de séduction; hypnotisme du récit qui berce comme les textes de notre enfance; identification aux héros comme au cinéma ?

Pour petits et grands, pourrait-on dire, - professionnels avertis ou débutants -, l'écoute me paraît la même. Un récit, qui fait effet, semble être celui qui permet à l'auditeur ou au lecteur d'opérer des recoupements, d'enclencher des associations qui lui traversent l'esprit : une ressemblance est reconnue; une différence, découverte. Dans l'apparence d'une passivité, chacun est engagé dans un travail actif. Il ne colle pas seulement à l'histoire; des connexions se tracent, d'autres histoires viennent à la mémoire. Cette richesse de mise en liens provoque, chez lui, une transformation.

Peut-on, dans un tel contexte, utiliser le terme si évocateur de catharsis ? Ricoeur en parle pour aborder l'effet sur le lecteur. Il parle d'un "effet plus moral qu'esthétique". La catharsis "n'a cet effet moral que parce que d'abord elle exhibe la puissance de clarification, d'examen, d'instruction exercée par l'oeuvre à la faveur de la distanciation par rapport à nos propres affects"<sup>1</sup>. Cet effet d'éclaircissement est souvent attesté. "C'est ça", reconnaît-on : ce sont les mots justes pour ce qui n'était que confusément ressenti. Cela fait "sens" pour reprendre une expression qui, bien qu'à la mode, contient sa part de pertinence. Cette clarification met "à distance nos affects", écrit Ricoeur. Il y a aussi effet de reconnaissance : quelque chose de semblable est mis en scène, qui produit un effet sur la solitude de chaque professionnel.

### *Limites*

Ce plaidoyer pour le récit est paradoxal venant de ma part, puisque je ne peux, à moi seule, le rendre effectif. Il sera sans effet

si les praticiens ne se l'approprient pas. La validité de ce discours sera donnée par d'autres que moi. Bien des raisons peuvent le rendre non pas insensé mais inopérant; non pas faux mais illusoire; non pas sans attrait mais irréaliste. Ces raisons ne tiennent pas, je peux le supposer, à sa cohérence ou son bien-fondé, mais à des raisons éthiques et de résistance sociale, à une appréciation surestimée des praticiens dans la production de connaissances et à une difficulté de la mise en écriture. Il existe en effet partout des chercheurs et des praticiens, en médecine comme ailleurs. Pour les enseignants, la question se pose également : peuvent-ils être à la fois des praticiens, des producteurs de récits et des transmetteurs de connaissances ? Dans tous les métiers, le clivage existe, attestant d'une hiérarchie sociale. Mais cela ne suffit pas à mon sens pour renoncer; tout changement est de longue durée. Je demeure d'ailleurs persuadée que l'écriture de récit comme mode de théorisation n'est pas antithétique avec les qualités requises pour être un praticien engagé dans l'action et réfléchissant son action.

Des raisons éthiques rendent cependant problématique la publication des récits. L'écriture, où on en vient parfois à dévoiler ses difficultés, peut être dangereuse pour son auteur; elle ne peut se produire dans n'importe quelles circonstances, et ceux qui la rendent possible ont une responsabilité éthique par rapport à ce dévoilement et à cette intimité publiée. Si en effet quelqu'un s'approprie cette écriture pour d'autres fins, on cède à une usurpation insupportable. Mais il y a plus, si je dis "je", c'est en lien avec un "tu" - individu, groupe ou institution. Peut-on s'autoriser à parler de lui qui a droit à sa sphère privée, minimum déontologique de toute recherche ? Nous touchons au secret professionnel et donc à la difficulté de la publication du récit clinique que connaissent la psychanalyse ou la médecine, c'est-à-dire à sa place dans le monde socialisé de la connaissance.

Je suis au début de ma recherche autour du récit. Elle n'a en soi aucune originalité : raconter fut de tous les temps. Est-elle aujourd'hui encore pertinente ? Telle est ma question que je soumets à critique. Déjà des praticiens se mettent à écrire et

<sup>1</sup> P. Ricoeur, *op.cit.*, p.322-323.

réfléchissent sur ce mode d'écriture et sa réception. Je continue à lire des récits dans mes cours et travaille avec ceux qui écoutent pour en déterminer les possibles et les limites. Ce texte est un de mes premiers engagements.

Paris, le 6 novembre 1994.